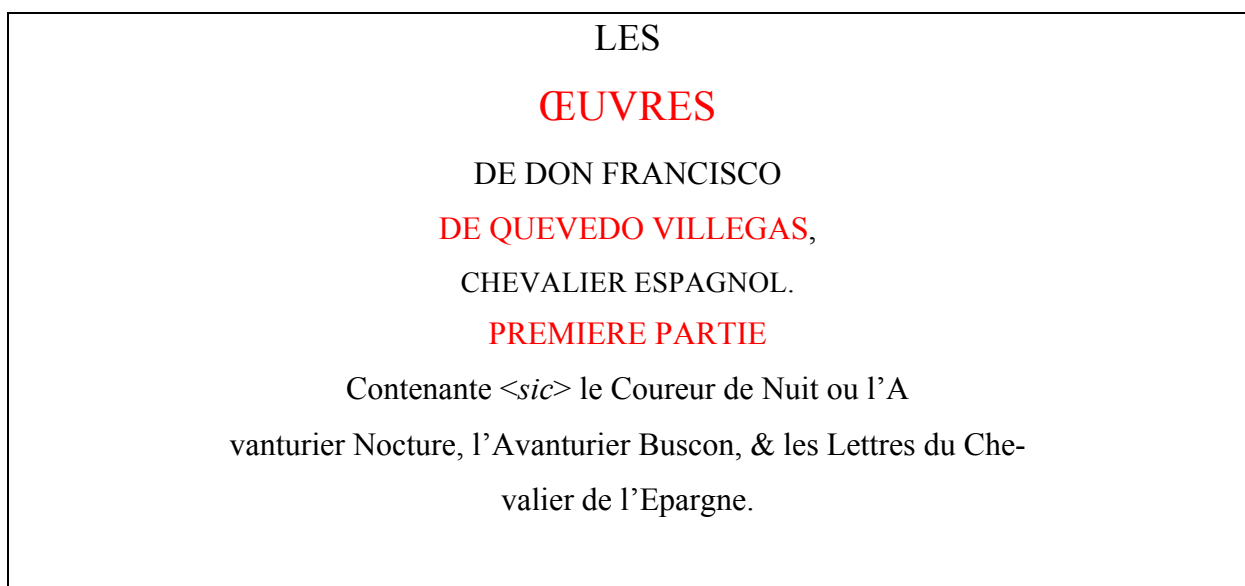


**Le *Buscón* de Quevedo traduit par Raclot en 1699 : les relations internationales  
et la retraduction d'un roman espagnol publiée à Bruxelles  
au siècle de Louis XIV**

par Yen-Mai TRAN-GERVAT, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Francisco de Quevedo a publié en 1626, après l'avoir fait circuler sous forme manuscrite pendant près de vingt ans, son unique roman, intitulé *Historia de la vida del Buscón llamado don Pablos, ejemplo de vagamundos y espejo de tacaños*, mieux connu sous le titre de *El Buscón* ; l'hispaniste Maurice Molho considère ce livre comme le dernier roman picaresque espagnol<sup>1</sup>. Ce genre a connu une grande popularité en France au XVIIe siècle, chaque roman étant traduit très rapidement après sa parution<sup>2</sup> ; à une époque où la France entretient des liens politiques et culturels étroits avec l'Espagne, on recense même une publication à Rouen du texte espagnol du *Buscón*, trois ans seulement après sa parution à Saragosse<sup>3</sup>. La traduction de référence au XVIIe siècle pour le *Buscón* est celle de La Geneste, *L'Avanturier Buscon, Histoire facecieuse*<sup>4</sup>, dont la première édition date de 1633, mais qui a été rééditée à de nombreuses reprises pendant tout le siècle, notamment, avec quelques variantes minimales en 1699, sans nom de traducteur<sup>5</sup>. La traduction de La Geneste a servi de traduction-relais pour les traductions anglaises, allemandes, néerlandaises qui se sont succédées au cours du siècle<sup>6</sup>...

Ce n'est pourtant pas cette traduction qui nous intéressera ici, mais celle, publiée en 1699 à Bruxelles et attribuée à un certain « Sieur Raclots, Parisien ». Nous reproduisons ci-dessous les informations données par la page de titre du volume 1 de cette édition :



*Nouvelle Traduction de l'Espagnol en Français*  
par le *sr. RACLOTS Parisien*,  
*enrichie de Figures en taille douce.*

**A BRUSSELLES,**

Chez **Josse de Grieck**, Imprimeur  
& Marchand Libraire proche la Steen-  
porte à S. Hubert. 1699

**Avec Privilège du Roy**

Cette traduction de Raclot est souvent décrite comme « soi-disant nouvelle » (H. Van Gorp). Certains critiques parlent même de « plagiat » (Maxime Chevalier). La plupart des commentateurs lui consacrent une ligne pour dire que ce n'est qu'une reprise masquée de celle de La Geneste<sup>7</sup> ou, au mieux, un effet d'annonce du libraire, selon A. Cioranescu : « Jean Raclot, obscur calligraphe à Bruxelles, en rajeunit le texte en 1699 : son titre parle d'une nouvelle traduction, ce qui n'est qu'une astuce de libraire<sup>8</sup> ».

. Si l'intérêt littéraire de cette traduction est en effet minime, elle intéresse pourtant les historiens de la traduction que nous sommes : le fait est, que cette traduction existe, qu'elle a été lue<sup>9</sup>, qu'elle pense devoir se revendiquer d'une certaine nouveauté, et qu'elle a pour particularité, dans l'optique qui est la nôtre, de représenter à la fois un fait dans l'histoire des traductions *en langue française*, et non « en France » et, d'autre part, d'impliquer une réflexion sur les rapports entre les relations internationales (politiques et culturelles) et la stratégie éditoriale touchant à la traduction de l'espagnol en français.

C'est bien la question des relations internationales qui se pose à travers cette publication d'une soi-disant « nouvelle traduction » d'un roman picaresque espagnol à succès, à Bruxelles, qui se trouvait alors dans les Pays Bas espagnols ; mais proposée par un « Parisien », et « avec privilège du Roy », dont on peut légitimement se demander s'il s'agit du roi auquel obéit le libraire (Charles II d'Espagne), ou de celui du pays dont est originaire le supposé traducteur (Louis XIV).

Pourquoi une « nouvelle traduction » du roman de Quevedo, la même année qu'une variante de la traduction de La Geneste (non cité) à Evreux ? Pourquoi à Bruxelles ? Je ne suis pas certaine d'avoir toutes les réponses à ces questions : je formulerai donc des hypothèses,

fondées sur un rappel des enjeux de relations internationales que pose la publication de ce texte à Bruxelles, sur quelques bribes d'informations que j'ai trouvées sur ce « Sieur Raclots » et sur une étude comparative des deux traductions, La Geneste et Raclot, en regard également du texte original.

### **Qu'est-ce que publier, en tant que « parisien », une traduction de l'espagnol à Bruxelles en 1699 ?**

Le nom de Raclot accompagne la même année, chez le même éditeur, la parution d'un éloge de Charles Quint, d'un certain Juan Antonio de Vera Zuñiga y Figueroa : *La Vie et les actions héroïques et plaisantes de l'invincible empereur Charles V. Dédiée à son altesse électorale Monseigneur le Duc de Bavière*. Nouvelle édition. Revue, corrigée et augmentée par le Sr Raclot, & enrichi de Figures. A Brusselles, chez Josse de GriECK, Imprimeur et Marchand Libraire. 1699. Avec Privilege du Roy.

Ce livre est dédié, comme le précise le titre, « à son altesse électorale Monseigneur le Duc de Bavière ». Il s'agit plus exactement de Maximilien-Emmanuel de Bavière, Électeur de Bavière et gouverneur des Pays-Bas espagnols, mécène bien connu des Lettres et des Arts : la même année que pour les *Œuvres* de Quevedo dans lesquelles on trouve son *Buscón*, chez le même éditeur, paraît donc un autre ouvrage dont l'édition (mais non la traduction, du moins de manière explicite) est attribuée à Raclot. Mais dans l'ouvrage sur Charles Quint, Raclot ne se revendique plus parisien, mais bien sujet du roi d'Espagne et de son représentant à Bruxelles... Peut-être plus encore que pour les *Œuvres* de Quevedo, on peut s'interroger sur l'identité du Roi qui est censé avoir donné son privilège (qui n'est reproduit dans aucun des deux livres, ce qui peut par ailleurs laisser planer un doute sur la réalité même d'un tel privilège...) : Roi d'Espagne, ou Roi de France ?

Rappelons que les Pays-Bas espagnols auxquels appartient alors Bruxelles sont alors au cœur de la crise de succession au trône d'Espagne, et que les années 1698-1700 sont des années d'intenses et complexes négociations internationales entre la France, l'Angleterre, l'Empire germanique et les Provinces Unies pour tâcher de se partager par avance l'immense royaume de Charles II.

Ce dernier est alors malade et sans descendance ; sa succession met en concurrence les Bourbons de France, avec Louis XIV, et les Habsbourgs d'Autriche (Leopold Ier). Pour tous les partis en jeu, la situation des Pays-Bas espagnols est stratégique, au contact de l'Allemagne, au voisinage immédiat de la France, des Provinces Unies (Nord), de l'Angleterre... En 1698, Charles II promet le trône au fils de Maximilien-Emmanuel, Joseph

Ferdinand, Prince des Asturies (alors âgé de 6 ans), alors que Louis XIV l'espérait pour son propre petit-fils. Mais l'enfant meurt précocément en 1699 (des soupçons d'empoisonnement circulent alors), et c'est finalement le 2e fils du Grand Dauphin de France, Philippe, que Charles II couche sur son testament ; la contestation de cette décision par Leopold Ier entraîne la guerre de succession de 1701 à 1714, entre d'une part la France et l'Espagne (Louis XIV et son petit fils), d'autre part une coalition européenne réunissant l'empire germanique, la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies (nord des Pays Bas).

Ce rappel historique pourrait être superflu, mais il me semble au contraire nécessaire pour tenter d'interpréter de manière globale l'apparition d'une « nouvelle traduction » en français, à Bruxelles, de la main d'un « parisien », d'un roman espagnol dont la popularité ne s'est jamais démentie au XVIIe siècle.

### **La question de la langue : un enjeu à prendre en compte ?**

Le contexte particulier que je viens de rappeler peut d'abord poser la question de la langue. On ne parle et ne lit sans doute plus l'espagnol à Bruxelles aussi couramment qu'un siècle auparavant : Philippe II, fils et successeur de Charles Quint étant né et résidant exclusivement en Espagne avait amené avec lui lors de ses déplacements en Flandre des locuteurs castillans. Mais, sous Charles Quint, celui-ci étant de langue maternelle française, le français s'était déjà généralisé dans l'administration et l'aristocratie des Pays-Bas ; le flamand pour sa part étant plutôt la langue du « peuple ». Philippe IV et la cour résidant à Madrid, l'influence du français s'étendant dans toute l'Europe sous le règne de Louis XIV, les gouverneurs des Pays-Bas n'étant plus de langue espagnole dans la seconde moitié du siècle contribuent à la généralisation du français comme langue administrative et de culture, au moment où paraît notre traduction.

D'autre part, au cours du XVIIe siècle, l'imprimerie belge continue d'imprimer beaucoup de livres en latin (notamment livres de piété), mais de moins en moins de livres directement en espagnol, et de plus en plus en français<sup>10</sup>. Le *Buscón* était ainsi paru en espagnol en 1660 à Bruxelles, mais c'est en français qu'est proposée l'édition suivante, la nôtre, donc. La « stratégie éditoriale » d'un Raclot serait-elle de s'appuyer sur la diffusion facile de la littérature ou de l'histoire espagnole pour, à travers de « beaux ouvrages », illustrés et rédigés en « bon français », contribuer à la diffusion de la langue française comme langue de la culture ? En dédiant son *Charles Quint* à Maximilien-Emmanuel, se contentait-il de flatter le mécène qui lui permettait de financer ses livres ? Ou bien prenait-il subtilement parti dans la question de la succession espagnole (donc contre Louis XIV) ? On

relèvera par ailleurs l'ironie d'un Académicien belge, en 1838, sur ce parisien qui daignait faire bénéficier Bruxelles de sa présence<sup>11</sup> : on doit y lire sans doute une pique contre l'arrogance française ; pourrait-elle être un indice selon lequel l'expansionnisme de Louis XIV, à côté des campagnes guerrières (bombardement de Bruxelles en 1695), passait aussi par la diffusion du « bon usage » français à travers les livres ? Nous ne pouvons malheureusement que laisser ces questions en suspens.

Cela ne nous empêche cependant pas de prendre en compte l'évolution de la langue française et de l'orthographe au cours du XVIIe siècle, et dont les années 1690 pourraient constituer comme une synthèse. Rappelons que première édition du dictionnaire de l'Académie paraît en 1694, après près de cinquante ans de travail irrégulier, et qu'il est généralement considéré comme un dictionnaire « conservateur », par rapport à ses concurrents, Richelet (Genève, 1680<sup>12</sup>) et Furetière (La Haye et Rotterdam, 1690). Il était notamment conservateur sur l'orthographe, par sa résistance à la tendance simplificatrice prônée par les imprimeurs (é pour es- par exemple). Quelques années à peine après les polémiques liées aux dictionnaires concurrents, peut-on considérer que publier une autre version d'un ouvrage à succès à Bruxelles permet d'avoir la possibilité d'y appliquer les simplifications orthographiques mal vues en France ? A cette question, on doit répondre par la négative, car la comparaison avec l'édition publiée à Evreux (qui se vend à Paris) la même année 1699 montre que ces simplifications orthographiques ont été adoptées et appliquées en France à une version à peine révisée de la traduction de La Geneste : toutes deux remplacent le u par v partout où c'est nécessaire à l'intérieur des mots (avec une coquille sans doute sur Ségovie, qui devient Ségonie chez Raclot) ; toutes deux remplacent aussi es- par é- ou ê- ; ò par -on, les i en j... La modernisation typographique ne nécessitait donc pas que l'impression du livre ait lieu à Bruxelles.

Si l'on a ébauché la possibilité d'une « nouvelle édition » à signification politique, en pleine guerre de succession d'Espagne, si l'on a écarté l'hypothèse d'une innovation typographique ou orthographique, il reste à se pencher sur les modifications textuelles que Raclot a apportées au texte par rapport à La Geneste.

### **Raclot et La Geneste : pourquoi « retraduire » le Buscon ? Les indices du texte.**

Frank W. Chandler écrivait de la traduction de Raclot : « *Really a reworking of La Geneste with slight changes, and the French conclusion retained ; although some effort is made to render the Spanish more exactly*<sup>13</sup>. »

La comparaison précise entre les deux versions, celle de La Geneste dans ses multiples éditions et celle de Raclot, montre pourtant que le souci de ce dernier était moins de donner un texte plus proche de l'original espagnol, que de proposer un texte français plus conforme aux usages du « siècle de Louis XIV ». Ainsi, en ce qui concerne le titre du roman de Quevedo, Raclot ne se rapproche guère du titre original, dont une traduction plus littérale serait *La Vie de l'aventurier Don Pablos de Ségovie, vagabond exemplaire et miroir des filous*<sup>14</sup> : à l'« Histoire facecieuse » qui sert de sous-titre à *L'Avanturier Buscon* de La Geneste (titre qu'il conserve), Raclot se contente de substituer « Histoire divertissante », choisissant une épithète plus proche de son lecteur que ne l'était sans doute en 1699 l'allusion au genre médiéval de la facétie.

Certes, on peut considérer que Raclot témoigne d'un retour au texte original en rétablissant les numéros de chapitres, que La Geneste avait effacés tout en conservant des distinctions qui recoupaient grossièrement les chapitres de l'original (hormis évidemment ceux qu'il avait délibérément omis de traduire) ; mais c'est sans doute surtout une manière, là aussi, de se rapprocher des habitudes de lecture de la fin du XVIIe siècle, en proposant un livre plus nettement structuré à son lecteur. L'édition contemporaine d'Evreux garde pour sa part les chapitres non numérotés.

Mais le souci de Raclot de proposer un texte en « bon français » se voit surtout dans la manière dont il donne à ses phrases une construction syntaxique complexe, là où le texte de 1633 et les variantes qui en suivirent était plutôt paratactiques (étant d'ailleurs plus proches en cela du texte original...). La toute première phrase du roman de Quevedo présente ainsi l'origine géographique et le père du narrateur : « *Yo, Señor<sup>15</sup>, soy de Segovia ; mi padre se llamó Clemente Pablo, natural del mismo pueblo – Dios le tenga en el cielo-. Fué, tal como dicen, de oficio barbero ; [...]* »

On lit dans la traduction de La Geneste une première phrase quelque peu étoffée, pour l'instruction géographique du lecteur français ; mais la présentation du père conserve la sobriété syntaxique de l'original, dont il modifie légèrement la phrase, tout en omettant la recommandation à Dieu : « Seigneurs lecteurs, je suis de Ségovie, ville du Royaume d'Espagne, en la Province de Castille. Mon pere se nommoit Ysidor, & estoit natif de la mesme ville, & du mestier de Barbier<sup>16</sup>. »

Raclot propose :

Seigneur, & ami lecteur, vous devez savoir que je tire ma naissance de Segonie <sic>, qui est une ville du Royaume d'Espagne dans la Province de Castille. Et pour vous apprendre le nom de mon pere, je

vous diray qu'il s'appelloit Isidor, qu'il étoit natif de la même Ville, & qu'il faisoit le métier de Barbier, ou pour mieux dire d'écorcheur<sup>17</sup>.

On voit que Raclot rallonge la phrase en y introduisant des subordonnées, en mettant en valeur l'énonciation à la première personne et en insistant sur le dialogue avec le lecteur, devenu synonyme de narration comique depuis Scarron<sup>18</sup> ; il la rend plus « régulière » aussi, en évitant la redondance du « et », au profit d'un usage de cette conjonction en seule position de clore l'énumération.

La suite du premier chapitre témoigne de la dépendance de Raclot à l'égard de La Geneste, et du fait qu'il n'est sans doute pas retourné au texte espagnol. Ainsi, Raclot conserve Ysidore et Roquille comme noms des parents du narrateur, alors qu'ils se nomment Clemente Pablo et Aldonza de San Pedro chez Quevedo. Raclot se contente de « moderniser » l'orthographe d'Ysidore en Isidore, sans faire plus de cas que cela du fait que, ce faisant, le jeu de mot un peu mystérieux que La Geneste avait introduit en 1633 n'a plus aucun sens. La Geneste avait en effet imaginé tout un développement où Roquille était censée avoir « été l'I romain de son mari pour y loger l'Y grec ». S'agissait-il d'une blague cochonne ? L'idée était-elle de laisser entendre que l'épouse avait « été » en justice pour accuser son mari d'être un voleur (grec signifiant voleur en argot) ? Je dois avouer ici ma perplexité...

Quoi qu'il en soit, la phrase est incompréhensible chez Raclot, qui transforme « esté » en « été » ; or dès l'édition de 1645 de la traduction de La Geneste, on lit « osté », qui est plus cohérent. Mais la version de 1699, comme Raclot, lit « été »... On peut donc supposer que les deux éditeurs de 1699 non seulement ne sont pas allés vérifier le sens de cette anecdote dans le texte espagnol où, par définition, elle n'existe pas, mais se sont fondés sur une édition de la traduction de La Geneste où le texte était « esté », qu'ils se sont contentés de moderniser en « été », sans se soucier du sens du jeu sur les deux « i » du père, recherché à l'origine par le traducteur.

Il en va de même pour la profession « officielle » du père (barbier) : à force de réécrire le texte de La Geneste, Raclot en modifie le sens et commet un contresens par rapport au texte original.

Le texte original précise : « *Fué, tal come todos dicen, de oficio barbero ; aunque eran tan altos sus pensimientos, que se corría que le llamasen así, diciendo que él era tundidor de mejillas y sastre de barbas.* »

La Geneste traduit : « [mon pere] avoit le courage si haut, qu'il se fâchoit tousiours quand on l'appeloit Barbier, disant qu'il estoit tondeur de ioues, & tailleur de barbes. » Comme l'original, il remplace un mot simple désignant un emploi modeste par une périphrase qui paraît l'ennoblir.

On lit en revanche dans la « nouvelle traduction » de Raclot : « [...] mais c'étoit un homme, qui ayant le cœur haut de même que la fortune basse, se fâchoit toujours lors que l'on le titroit de Barbier, soutenant qu'il était seulement tailleur de barbes<sup>19</sup>. » Ce faisant, notre « Parisien » inverse le haut et le bas et commet un contresens par rapport au texte original.

Pareillement, Ana Laura Federico, dans sa thèse de doctorat<sup>20</sup>, signale par exemple que La Geneste modifie le texte de Quevedo au chapitre II, lorsqu'il est question des services que Pablos rend au maître d'école et à sa femme, s'attirant ce faisant l'hostilité jalouse de ses camarades : dans la traduction de La Geneste, en effet, ce n'est pas le narrateur qui cherche à se faire bien voir, mais la maîtresse « qui estoit une friquette » et qui, le distinguant pour sa vivacité d'esprit, décide de lui confier « ses messages ». Chez Raclot, la variante reste la même, si ce n'est que ce dernier remplace le mot « friquette », dont le sens s'est sans doute perdu pour le lecteur de 1699, par « coquette ».

La preuve ultime que Raclot n'est pas retourné au texte de Quevedo mais a travaillé à partir d'une édition de la traduction de La Geneste, c'est qu'il en a conservé toutes les omissions : non seulement il en a gardé la fin tronquée, qui fait se terminer le roman sur une fin optimiste, alors que le roman espagnol se clôt sur la disgrâce de Pablos, mais il ne restitue pas au texte les chapitres que La Geneste avait omis, comme par exemple le chapitre VII de la Troisième partie. La traduction de ce chapitre, si elle avait été entreprise, aurait dû donner lieu à un chapitre inséré entre les chapitres XIX et XX de l'édition de Raclot, dont les titres reprennent presque mot pour mot les titres de La Geneste, considérablement rallongés par rapport à leurs équivalents dans l'original : on peut supposer que, n'ayant pas numéroté ses chapitres, La Geneste ait été amené à rallonger ses titres afin qu'ils soient plus explicites concernant le contenu narratif ; Raclot rajoute des numéros de chapitres, mais conserve les longs titres narratifs de son prédécesseurs.

Le « Sieur Raclots, Parisien » entreprend donc moins une « nouvelle traduction » de Quevedo, qu'une « traduction » d'un état du français représentatif de la première moitié du XVIIe siècle, dans un autre, plus proche des usages du siècle de Louis XIV : une modernisation qui cependant utilise les mêmes procédés que la traduction au sens strict, à l'époque, tels l'explicitation voire l'extrapolation, le rétablissement d'une syntaxe logique et régulière, l'aplanissement des irrégularités, y compris linguistiques. En cela, on peut



considérer que, quelle que soit sa motivation, Raclot propose une « nouvelle traduction », non pas au sens où nous l'entendrions, d'une traduction retournant au texte original pour en proposer une nouvelle approche au lecteur, mais bien une modernisation de la traduction de référence, celle-ci, finalement, servant de « traduction-relais » comme dans le reste de l'Europe à ce moment-là, mais au sein de la même aire linguistique. Si l'hispaniste ne peut sans doute qu'exprimer sa frustration devant ce qui pourrait passer pour une double escroquerie, par rapport à l'original et par rapport à La Geneste, l'historien de la traduction doit sans doute prendre ce cas comme exemplaire de l'attitude d'un traducteur au XVIIe siècle, qui n'a pas alors de scrupule particulier par rapport à un texte original nullement sacralisé, ni même par rapport aux traductions existantes : son souci est de proposer un livre agréable à ses lecteurs, et il ne fait pas de doute que Raclot considérait les illustrations qui accompagnaient son texte comme aussi importantes que les améliorations d'ordre stylistique qu'il avait apportées au récit. Peut-être même son titre de « Parisien » servit-il de caution auprès des bourgeois francophones auxquels était destiné son livre, pour garantir la qualité de la langue qu'on y lirait, souci apparemment premier du « traducteur » comme du libraire.

---

<sup>1</sup> V. Maurice Molho, *Roman picaresques espagnols*, Paris, N.R.F., Bibliothèque de la Pléiade, 1968.

<sup>2</sup> V. à ce sujet l'article de Hendrik Van Gorp, « Traduction et évolution d'un genre littéraire : le roman picaresque en Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles » dans *Poetics Today*, 2, 1981, p. 209-219.

<sup>3</sup> Sur les différentes éditions espagnoles du roman, voir par exemple l'édition de Pablo Jauralde Pou, Madrid, Clásicos Castalia, 1990, p. 53-54.

<sup>4</sup> Sur cette traduction, voir José Manuel Losada-Goya, *Bibliographie critique de la littérature espagnole en France au XVIIe siècle*, Genève, Droz, 1990, p. 366 sq ; et Maxime Chevalier, « La première traduction française du *Buscón* », *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 33, 1954, p. 208-219. La traduction de La Geneste a par ailleurs été étudiée en détails dans une thèse de doctorat de l'Université autonome de Barcelone en 2004 : Ana Laura Federico, « ¿Traduttore traditore? El caso de L'Aventurier Buscon, Histoire Facecieuse (1633) » (rédigée en espagnol), consultable en ligne à l'URL suivante, [http://www.tesisenxarxa.net/TESIS\\_UAB/AVAILABLE/TDX-0629107-133711//alf1de1.pdf](http://www.tesisenxarxa.net/TESIS_UAB/AVAILABLE/TDX-0629107-133711//alf1de1.pdf).

<sup>5</sup> Edition numérisée sur Google Books, intégralement disponible ici : <http://books.google.fr/books?id=6YRE0QSyuJsC&printsec=frontcover&dq=aventurier+Buscon+Quevedo&cd=1#v=onepage&q=&f=false>.

<sup>6</sup> V. H. Van Gorp, article cité.

<sup>7</sup> Voir l'entrée consacrée à Raclot dans la *Bibliographie critique de la littérature espagnole en France au XVIIe siècle*, *op cit*, p. 380. A noter que Losada-Goya, dans cet ouvrage, donne la date de 1691 pour l'édition

---

qui nous intéresse ; pourtant, l'exemplaire cité de la BNF, que nous avons eu en mains, porte bien la date de 1699.

<sup>8</sup> Alexandre Cioranescu, *Le Masque et le visage. Du baroque espagnol au classicisme français*, Genève, Droz, 1983, p. 238.

<sup>9</sup> on la trouve par exemple, un siècle et demi plus tard, dans la bibliothèque de Viollet le Duc, dans une édition de 1718 publiée également à Bruxelles : voir *Bibliothèque de M. Viollet-le-Duc*, Première partie, catalogue de vente de 1849, Paris, P. Jeannet, p. 186-187.

<sup>10</sup> Sur ce sujet, voir par exemple Jean-Barthélémy Vincent, *Essai sur l'histoire de l'imprimerie en Belgique, depuis le X<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle* (1867). Ce livre présente le point de vue d'un Belge, qui semble considérer que le phénomène de la publication d'ouvrages français aux Pays-Bas (incluant la Belgique) coïncide avec la décadence de l'art belge de l'imprimerie. Cet ouvrage cite Josse de Gieck, éditeur de notre traduction, comme l'un des « imprimeurs méritants » de Bruxelles.

<sup>11</sup> Bulletins de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Bruxelles, Vol. 5, 1838 : Histoire. *De Charles-Quint, considéré comme renommée populaire*, par M. De Reiflenberg. [...] p. 460 : « On a réimprimé souvent en flamand et en français, un bouquin sans aucun mérite littéraire, mais dont le titre explique très-bien, à mon sens, pourquoi Charles acquit tant de renom parmi ce vulgaire insouciant et moqueur où viennent ordinairement expirer les échos de la gloire. Il contient : *La vie et les actions héroïques et plaisantes de l'invincible empereur Charles Quint* (1). Ce titre est ridicule, je le veux bien; cependant il ne s'y trouve pas un seul mot à négliger. Charles passait pour invincible, il déployait de l'héroïsme et il était plaisant ! Voilà tout le secret de l'enthousiasme qu'il a inspiré aux Belges.

<sup>12</sup> Richelet a nourri notamment son dictionnaire à la source des traductions de Perrot D'Ablancourt.

<sup>13</sup> Franck W. Chandler, *Romances of Roguery : An Episode in the History of the Novel* (1899), Burt Franklin, 1961, p. 452. « En réalité, une reprise de La Geneste, avec quelques changements, et le maintien de la fin française du roman ; pourtant, un effort est fait pour rendre l'espagnol avec plus d'exactitude. » (ma traduction).

<sup>14</sup> C'est le titre choisi par Sillage son édition (2007, également disponible sous forme de livre électronique), fondée sur la traduction de Rétif de la Bretonne (1776), dont le titre était *Le Fin-Matois, ou histoire du Grand Taquin*.

<sup>15</sup> Selon les éditions consultées, le texte espagnol donne soit « *Señor* », soit « *Señora* ». Dans la mesure où les traducteurs français ont gommé toute référence à un féminin, nous avons opté ici pour le masculin.

<sup>16</sup> *L'Avanturier Buscon*, édition de 1645, p. 5. A noter que l'édition d'Evreux de 1699 rétablit le singulier : « Seigneur lecteur », sans modifier le reste de la phrase.

<sup>17</sup> Raclot, éd. citée, p. 239.

<sup>18</sup> Ce détail contribuerait à discréditer l'idée avancée par certains historiens de la littérature, selon laquelle La Geneste serait un pseudonyme derrière lequel se serait caché Scarron lui-même.

<sup>19</sup> Trad. de Raclot, p. 240.

<sup>20</sup> Ana Laura Federico, « *Traduttore, traditore* », thèse citée, p. 106.